

Un Commencement

La bouche qui s'ouvre, les lèvres qui se crispent pour laisser passer un son muet. La respiration bloquée dans la poitrine. Rien ne vient. Puis un petit hoquet de surprise, un soubresaut agite ses épaules et il fond en larmes. Ses jambes se dérobent sous lui, il se retrouve à quatre pattes, cherchant désespérément à faire entrer la vie dans ses poumons. Et encore. Et encore. Et enfin-
Inspiration. Expiration.

Il est seul, recroquevillé dans la pénombre contre le mur gris et froid qui râpe son dos. Ses joues rouges marbrées de froid contrastent avec le blanc cartonné des mains qu'il frotte dessus, dans le vain espoir de conserver un peu de la chaleur qui s'échappe de son corps. Des mèches humides de sueur viennent balayer ses paupières. Ses yeux affolés courent un peu partout, sautant avec frénésie d'un endroit à l'autre sans raison particulière. De nuit, l'endroit est menaçant. Le vent siffle à travers l'épais feuillage des arbres qui encerclent la clairière d'un air menaçant. Le feuillage bruisse avec colère comme un chat qui feule, le poil dressé. C'est une nuit infinie, une de celle qui fait oublier que lui succède ensuite le matin.

L'Homme sent la transpiration sécher sur sa nuque et le froid s'infiltrer en lui pour étreindre ses os, contracter ses muscles et figer sa chair. Ce n'est pas une question de volonté, d'acharnement, non, c'est bien plus primal ; la mort montre sa face, approche de son pas silencieux et satiné et le vivant fuit. C'est l'instinct de survie, le premier appris par le bébé qui aspire avec voracité sa première goulée d'air pour vagir de plus belle, gueuler « J'existe ! » au monde avec toute la fierté et la fatigue causée par un long cheminement dans les ténèbres. S'il avait su les mots, à coup sûr, l'Homme aurait pensé : « Pas de tombeau de glace pour moi aujourd'hui. »

A la place, il se lève brusquement et se met à courir à foulées maladroites, suivant du bout des doigts le contour rugueux du bâtiment inconnu qui s'élève sombrement à sa gauche. Son pas est maladroit, mais sa démarche assurée ; dans quelques instants, sa détermination lui permettra de marcher plus droit.

Un pied après l'autre, inlassablement ; c'est facile d'apprendre ainsi, sans penser, sans se soucier. La chaleur revient lentement se lover dans ses membres, accompagnée d'une délicieuse sensation de douceur, comme une caresse sur sa peau hérissée par la chair de poule.

Un sourire inconscient retrousse ses lèvres de quelques millimètres et de la buée s'échappe en caressant ses dents de devant.

Ainsi il court, attendant l'Aube. Il ne l'a jamais vue mais un recoin de sa tête l'espère en secret, comme un rêve honteux. Il l'espère car après tout, qui pourrait courir toujours ? Il y a forcément quelque chose après ?

L'Homme ne voit plus et c'est bien dommage, car il a été rejoint. Un autre est allongé dans l'herbe humide à quelques mètres de là, les bras en étoile. Il ne bouge pas. Le col de sa chemise est déjà trempé. Un petit chemin boueux zigzague de l'orée de la forêt à son corps inanimé, tracé par ses godillots trop grands ; apparemment, il s'est traîné avec de plus en plus de peine avant de s'écrouler au milieu de nulle part, à quelques enjambées seulement du bâtiment qui aurait pu l'abriter.

Plus loin, encore plus loin, une femme est assise sous un grand sapin touffu. Elle est entièrement drapée dans une couverture épaisse, dont la moitié supérieure de sa tête émerge à peine. Ses yeux perçants, de la couleur du vieux cuir usé, scintillent dans le silence de la nuit glaciale, méfiants et aux aguets. Il n'y a pas lieu d'être effrayé pourtant, elle le ressent au fond de ses tripes, un sentiment étrange de sécurité, de paix bataille avec ses nerfs à vifs. Ça la rend plus confuse encore et ses yeux continuent à sonder l'obscurité insondable avec anxiété. Elle a déjà vu les deux autres, ses pupilles les ont survolés sans s'attarder sur eux. Pour les remarquer vraiment, pour heurter son destin au leur, on attendrait le lendemain.

Jl

Assis en cercle, en silence. Ils se sont naturellement télescopés au matin, lorsque la clarté du jour a révélé la clairière. Elle a gardé sa couverture et s'y agrippe comme à une bouée de sauvetage, ses petits doigts rougis joignant les deux bords. Elle est rouge, morcelée de carreaux bleu clair et foncé. Les yeux de l'Homme ne peuvent s'en détacher. Fasciné, il tend le bras pour la toucher, mais la femme s'écarte d'un bond, l'air effrayé et étonné. Dépité, l'Homme ramène sa main à lui, il baisse la tête d'un air penaud.

L'autre les observe avec amusement. Sa chemise blanche a séché, elle est maintenant du vert de l'herbe qui a porté son sommeil, surtout le col. Il ne semble pas s'en formaliser. Ses doigts bougent tout seuls, triturent les boutons du haut, tirent sur les poches de son jean, grattent la terre sur ses chaussures. Il est le premier à prendre conscience.

Au bout d'un moment, il se lève, passe entre les deux autres sans les regarder et se dirige vers le bâtiment. Il marche jusqu'à que le bout de ses godillots heurtent le mur, puis il s'arrête, perplexe. Que venait-il faire ici, déjà ? Ça avait l'air important.. Ha !

Son regard s'anime, il cherche. L'air concentré, il marche lentement le long de la paroi, puis passe du côté droit de l'édifice. C'est là. Instinctivement il le sait. La bouche légèrement ouverte, il passe la main sur la surface boisée irrégulière, l'appendice métallique lisse et brillante, le trou ovoïde étrange au-dessous. Quelques pièces ne tardent pas à s'assembler dans sa tête et il finit par comprendre la marche à suivre de l'objet qui se dresse devant lui. *La porte.*

A ce stade de sa progression, sans le savoir, il a déjà gagné entièrement l'attention des deux autres, qui l'observent ensemble dans un silence religieux. Ils trouvent cette suite de mouvements belle, bien que son sens leur échappe. Il y a quelque chose de gracieux dans la manière qu'a Col-Vert de faire pivoter son poignet le long de l'extrémité métallique, le mouvement de bras circulaire qu'il effectue ensuite. Puis, sans prévenir, il disparaît. Un petit grognement frustré franchit les lèvres de la Femme. Presqu'aussitôt, Col-Vert reparait. Il sourit. Les regarde, eux, dans les yeux, pour la première fois, et ça leur fait bizarre, un petit frisson derrière la nuque. D'un geste, il leur fait signe d'approcher, puis franchit le seuil à nouveau.

J2

Cette nuit, ils ont dormi à l'intérieur. Il y faisait plus chaud, et c'est avec un certain plaisir qu'ils ont entendu le rugissement du vent buter contre l'épaisseur des murs.

Puis, quand la lumière est revenue percer l'unique fenêtre de ce qui est visiblement une grande pièce plutôt dépouillée, ils ont exploré, cherché, tâté. Col-Vert émet beaucoup de sons dénués de sens que l'Homme et la Femme ne comprennent pas. « Ti-roar, méson, cieuh ». Il fait de grands gestes, les prend par les épaules, déplace des objets, ses mouvements n'ont ni queue ni tête, pourtant il essaie visiblement de leur faire saisir quelque chose. Son agitation les agace, ils veulent comprendre. Parfois, certains agencements d'intonations rebondissent avec un éclat particulier à leurs oreilles. C'est tout près, ils sentent qu'ils sont proches de la solution, qu'elle gravite paisiblement dans leur tête, tout au fond de leur cerveau, caressant le papillon. Et il y a le temps, ils savent que ça finira par venir. Alors ils redoublent d'attention envers Col-Vert, qui ne semble pas mécontent de cet intérêt. Il est encore maladroit, sa langue heurte souvent ses dents, son palais, s'immobilise au milieu, il a déjà oublié ce qu'il voulait exprimer -mais ça vient, ça vient sûrement et avec de plus en plus d'aisance.

Quelque chose progresse.

J3

C'était l'idée de la Femme, lorsqu'elle est tombée sur cet empilement de bûches dans un coin. Ils ont alors commencé à construire une autre cabane. Col-Vert parle maintenant sans problème. Ça coule de sa bouche avec fluidité comme un torrent, il en joue avec délice, laisse jaillir parfois sans sens les mots qui lui viennent, appréciant leur résonance, leurs accents. Les deux autres rient à ce flot d'incompréhensible babillage. Ils parlent eux aussi, mais c'est encore laborieux.

A quelques pas de là, dans la forêt, leurs vêtements sèchent sur un fil tendu par dessus le cours d'eau dans lequel il les ont lavés, ils ont en trouvé d'autres, doux et chauds, dans un "ti-roar".

Une lumière blanche aveuglante les baigne en cette heure où le soleil leur fait face et les regarde droit dans les yeux. La Femme a rassemblé ses boucles brunes en une longue tresse, tenue serrée par une racine fine et souple. Elle dit que c'est plus simple pour couper les bûches. Col-Vert apprécie le motif et tente de le reproduire avec trois longs brins d'herbe.

Lorsqu'en fin d'après-midi, ils vont récupérer leurs vêtements secs, le vent a recommencé à jouer la musique des sapins. Il fait gonfler les pulls, taire les hommes, rougit et sèche joues et coudes. Les cheveux s'effilochent, dansent dans l'air. Ils s'allongent à l'ombre des pins et suivent le chute de l'astre diurne dans le ciel, sans rien dire, épaules contre épaules. Tout fait moins peur lorsqu'on est trois. La frayeur primaire de la forêt a complètement disparu, au fil des jours. Ils rient quand une branche effleure le nez de l'Homme, tout ça n'a pas d'importance tant qu'ils peuvent accrocher d'autres yeux les rassurant. Ils les ferment sitôt que le noir advient, s'enferment dans le bâtiment aux murs gris, encore craintifs privés de leur vision.

J10

Ce matin, il est arrivé quelque chose d'important. Col-Vert a dit qu'il veut être appelé Lilian. Pourquoi? Il ne sait pas. Il en a eu envie, tout à coup c'est tout. Il répète le mot encore et encore, le fait bondir et rebondir sur sa langue, contre la paroi moelleuse de ses joues. Ça rend la Femme furieuse et elle part en claquant la porte. Arrivée à l'orée de la forêt, elle s'y engouffre sans hésitation d'un pas rageur, sans comprendre la fureur qui agite ses membres. Au fond d'elle, il y a cette envie, cette jalousie dirigée vers Col-Vert - Lilian?- qui la grignote depuis qu'il a commencé à les dépasser. Il lui semble qu'il marche devant eux, qu'il comprend les choses avant eux, sans cesse, qu'il les sème peu à peu. *Lilian, Lilian. Lilian ?* Quelle est donc la signification de tout ceci? Accroupie dans la poussière et la

terre humide, elle cherche à saisir une pièce perdue du puzzle amputé qu'elle a un jour possédé entier.

La deuxième cabane est enfin terminée, dans la clairière. Elle se dresse fièrement au côté de la première, moins miteuse, moins branlante. L'Homme, qui a vu que le tas de bûche diminuait, a parcouru le chemin qui mène au ruisseau, puis sorti une grande scie de son sac. Il a entrepris d'entamer l'écorce d'un arbre plutôt fin, méthodiquement. Il lui faut plus de bois pour construire d'autres bâtiments.

Heureusement que Col-Vert et la Femme sont avec lui, même s'ils l'agacent parfois. C'est comme si une présence bienveillante le poussait perpétuellement en avant, sans qu'il puisse jamais se retourner pour la matérialiser. C'est, apaisant, solide, réconfortant.

Quelques copeaux volent déjà dans l'air déjà chaud de la matinée. La scie vrille la chair tendre de l'arbre, passe et repasse contre les rainures du bois, élargit la coupure béante de ses vas-et-viens incessants. C'est un mouvement répétitif et apaisant, qui le repose un peu de l'activité incessante de la clairière. Ça lui rappelle l'interminable course qu'il avait entreprise avec succès la première nuit, si longue, mais qui avait quand même fini par s'effacer, à sa grande surprise, sous les assauts encore timides mais persistants du soleil. Les os de ses mains saillent sous ses muscles tendus par l'effort, l'Homme ne ressent pas de fatigue. Il est endurant, solide, mais c'est la première fois qu'il s'en aperçoit. C'est une sensation très agréable que de voir une issue que l'on croyait verrouillée s'ouvrir grand sans même y avoir apposé un doigt, se découvrir capable de quelque chose qu'on imaginait même pas. Sans se l'avouer, il se sent même un peu fier, stupidement et confusément fier, comme lorsqu'il s'était aperçu qu'il avait atteint le bâtiment en premier, avant les autres. Un peu avant de parvenir au cœur du tronc, il lâche subitement l'outil, pensif. Un bourgeon d'idée, pas grand-chose, rien de bien grandiose, mais peut-être peut-il y avoir bien des applications pratiques à la découverte qu'il vient de faire... qu'importe, il faut absolument en parler aux autres ! Il voit déjà Col-Vert se gratter le haut du front d'un air pensif, gardant le silence quelques instants afin d'instaurer le suspense, puis lâcher une de ces idées géniales dont il a le secret de ce ton enthousiaste et joyeux qu'il a toujours lorsqu'il parvient à trouver quelque chose. Cette joie enfantine qui l'anime avec force, qui ferait croire n'importe quoi à n'importe qui avec la force tranquille d'un enfant persuadé de pouvoir déplacer des montagnes ; l'Homme sourit. Là, devant lui, il devine le rire moqueur de la Femme, expliquant comment et pourquoi ça ne marchera pas et comment et pourquoi ça marchera si on suit son plan. Et elle aura raison, la marche à suivre qu'elle proposera permettra à leurs efforts conjugués d'être récompensés. D'aussi loin qu'il s'en rappelait, ils pouvaient tout réussir de cette manière, tout faire, tout

conquérir. Et tant pis si ça ne fonctionnait pas, ils réessaieraient autrement, autre chose, un autre moment. Ils *pouvaient*. L'Homme sourit tout seul à cette pensée.

Mais rien ne se passe comme prévu, cette fois, la belle mélodie de l'habitude se rompt soudain entre ses doigts trop confiants.

Lorsqu'il prend le chemin du retour, ils ne sont pas deux à l'attendre à la cabane. En pleine discussion avec la Femme, deux inconnus sont assis contre le mur. Lorsqu'il émerge d'entre les sapins, les têtes pivotent et quatre yeux se vissent à son visage simultanément, les prunelles remplies d'interrogations et de quelque chose d'indéfinissable. Et c'est là qu'il la comprend, un peu tard peut-être, cette pensée qui se dérobe à chaque fois qu'il tente de s'y attarder, cette réflexion fugace qui lui murmure au creux de l'oreille que peut-être, peut-être *quelque chose se crée* à cet endroit même et que la situation n'a pas encore fini d'évoluer.

Il ne ralentit pas le pas, et chemine tranquillement vers le point de rupture avec l'assurance timide que seule une certaine anticipation des événements futurs peut donner. Timide, maladroite, incomplète, certes, mais cette intuition lui souffle qu'il n'y a pas lieu de craindre et qu'il ne peut pas reculer maintenant. Le visage serein, il rejoint la Femme et effleure son épaule en guise de salutation.

J17

Aujourd'hui, c'est au tour des inconnus -plus tant que ça maintenant- d'aller chercher de l'eau. Ils ont décidé qu'il serait plus pratique d'y aller à tour de rôle, par deux, armés chacun d'un couple de grandes bassines reliées par une branche souple. Les bassines sont ensuite laissées au centre de la clairière, entre l'un des cabanons et le grand bâtiment en pierre, afin que chacun puisse y accéder.

Le quotidien a beaucoup changé depuis cette soirée. Après l'apparition des deux nouveaux venus -un homme, une femme, tous deux noirs aux yeux et à la peau foncée, chaque jour a vu l'arrivée d'un autre groupe, deux, cinq, parfois une personne, mais tous les jours, sans exception.

On s'est vite mis à construire, à la clairière, plus vite, plus efficacement. Lilian, son amie et deux autres femmes réfléchissent et donnent des instructions quand au lieu, à la structure des bâtisses. Ils ont une petite pièce attribuée pour eux, près de la forêt, des brides de rire et de discussions enfiévrées parviennent souvent aux oreilles de l'équipe chargée de la coupe du bois. L'Homme, lui, supervise la construction en elle-même, et surtout, les expéditions. Une idée qui lui est venue, comme ça, un jour. Ils partent à l'aube dans une direction au hasard, marchent le plus loin possible tout en notant ce qu'ils voient, croisent,

sentent et touchent : animaux, topographie, ruines, falaise... Une fois que la lune s'étend de toute sa rotondité dans le ciel nocturne, ils s'arrêtent, campent, et rentrent le lendemain. Ce n'est encore que le début, l'Homme imagine déjà à plus long terme, des voyages d'exploration de plusieurs semaines. Agité, il papillonne sans cesse d'un endroit à l'autre sans jamais s'arrêter, parle, écrit, prévoit, la Femme a beaucoup de mal à le retrouver ou simplement à le suivre, parfois. Quand elle le retrouve endormi dans un coin, la joue collée à la terre humide, elle le secoue gentiment, le réprimande comme un enfant.

La fin de soirée est un moment particulier et privilégié. Tous ont fini de travailler et se retrouvent ensemble au même endroit. On allume un feu, installe quelques troncs pour s'asseoir et on mange. C'est le moment de discussion où on parle de tout, de rien, des autres et du lendemain, où on propose des améliorations à la vie en collectivité, où on échafaude des projets, rêve tranquillement sur sa soupe.

Récemment, une vieille femme est arrivée. Personne n'a moins de vingt-cinq ou trente ans ici, mais *elle* est vraiment vieille. Elle est la seule à avoir le visage creusé et parcouru de tant de rides qu'elle ressemble à une carte géographique, de petites tâches autour des yeux, et les rares cheveux qu'il lui reste sont gris et abîmés. Mais ça n'est pas important, parce qu'*elle chante*. Les premiers jours qu'elle a passés au campement, elle est restée muette, renfermée sur elle-même, et quand finalement sa bouche s'est entrouverte, il s'est passé quelque chose d'étrange.

Toutes les discussions se sont tues instantanément comme d'un commun accord, des dizaines de visages se sont tournés dans sa direction et le temps a suspendu son vol, tout comme un oiseau curieux désireux de ne pas faire trop de bruit. Elle a chanté, et ça a été comme si tous s'étaient mis à rêver, fascinés. Pour un peu, on aurait pu voir un long tissu soyeux de notes colorées s'étirer depuis sa gorge pour venir caresser leur menton, s'enrouler autour de leur tête comme un oreiller duveteux et les emmener loin, très loin d'ici.

Depuis, la vieille femme s'est éveillée et tous les soirs, elle s'anime, chante pour eux.

Un autre parmi les derniers arrivants, un homme plutôt petit et jeune, aime parler des étoiles. Ça lui arrive, certains soirs, de leur raconter des histoires sur les personnages qu'il dessine dans le ciel à partir des satellites étincelants parsemant la voûte céleste. Sa voix change alors, il devient conteur et personnage, prend un ton grave et sévère pour faire gronder le chasseur Orion, une voix enjouée et sereine pour la belle Andromède ; il s'étire, fait danser ses doigts, grimace et siffle pour imiter l'hydre. Les gens rient, sursautent, s'indignent, demandent la suite. On partage sa ration avec lui, lui offre parfois des petites choses, comme à la chanteuse. Et le temps passe sans y penser.

Ce n'est pas le paradis pourtant, loin s'en faut. Les idées et les opinions divergent entre tous et sur tout, il y a des conflits. De violentes disputes éclatent, des coups partent. Rien que hier, Lilian s'est retrouvé à terre, l'œil poché et la lèvre fendue pour une histoire d'orientation de façade par rapport à l'ensoleillement.

Ce n'est pas le paradis mais on y croirait presque, certains jours, à moitié endormi derrière son assiette fumante à écouter une vieille femme chanter...

J31

La communauté est en effervescence, ces derniers temps. La clairière est comme une grande ruche bourdonnant avec ferveur et sans repos. On se couche tard, des interrogations plein la tête comme des épines, frustrés, et la fatigue ressurgi pour les terrasser le lendemain.

Et tout ça à cause d'une malheureuse remarque. Personne ne se souvient plus qui a lancé le sujet en premier, ça n'a au fond pas d'importance, mais depuis, on enchaîne les crises de nerfs.

« *Qu'est-ce que vous faisiez, avant ?* »

Avant quoi ? Après un court laps de temps employé à remonter le plus loin possible dans le passé, il est apparu que personne ne savait. Et tout a basculé dans le chaos. D'où ? Pourquoi ? Comment ? *Qui* ? Lorsque le qui est apparu, on s'est tourné vers Lilian, des points d'interrogations lancés avec espoir en direction du premier qui s'est donné un nom. C'est lui qui en a eu l'envie –ressenti le besoin, il a simplement répondu- en premier et qui a entraîné les autres dans son sillage comme un météore. Mais Lilian ne sait rien de plus. Il n'y a pas – plus ?- de souvenirs dans la clairière, leur vie a commencé lorsqu'ils se sont rencontrés. Qui ils étaient, quel métier ils pratiquaient, d'où ils venaient, tout cela doit bien avoir une réponse, on sort tous de quelque part, non ? Ils se sentent nus, soudain, dépourvus de leur mémoire, comme amputés d'une partie d'eux-mêmes. C'est comme si tout ce qu'ils ont vécu ici étaient un mensonge, une illusion. Pourtant, c'est bien réel, alors pourquoi aucun d'entre eux ne peut-il se rappeler ?

Bientôt percent le mur cotonneux d'incompréhension des mots comme « famille », « maman », « maison ». Mais ils ont beau tenter de leur en donner, ces mots restent vides de sens, comme si eux, leur signification, le passé de tous ces gens n'avaient jamais existé. Pourtant, ils se sentent tout sauf incomplets.

C'est vrai, ils sont là, et ils pleurent de frustration. Leurs mains tentent d'accrocher un sommet qui n'existe pas dans leur monde et n'attrapent que du vide. C'est énervant, tellement

énervant. Ils se demandent pourquoi ils ne l'ont jamais réalisé avant, pourquoi ils sont là, d'où ils viennent.

C'est une troupe de soldats défaits, en larmes, qui cherchent désespérément leur identité pour avoir quelque chose à entourer de leur bras sur cette pente trop glissante. Pas de vie passée, pas de liens, d'attaches, juste un présent sans explications et un futur si trouble que même le lendemain n'est pas certain. Ils essaient de se souvenir, évoquent des lieux dans l'espoir de faire remonter quelque chose, n'importe quoi. La colère monte, des disputes éclatent entre ceux qui veulent savoir et les autres, minoritaires, qui rient de cet acharnement sans comprendre.

Et puis, il y a ce type aux cheveux gris. On ne le remarque pas trop, il reste enfermé, prostré dans sa cabane en permanence, n'en sort jamais, ce sont ses colocataires qui lui apportent à manger. Il a des flashes étranges, voit des événements qu'il n'a pas vécus par les yeux d'un autre. Ce qu'il voit le terrifie et le hante, il passe ses nuits à trembloter sur son matelas, tétanisé, incapable de dormir. De plus en plus souvent, de plus en plus longtemps il a le regard vide, lointain. Il reste assis, immobile, il ne raconte jamais ce qu'il voit durant ses flashes.

Il a fini par tomber malade, affaibli par le manque de sommeil. Il est pâle comme un mort, transpire beaucoup et ses lèvres sont sèches. On se relaie à son chevet, remplace le linge humide sur son front, on en parle à demi-mots, anxieux, sans savoir quoi faire. C'est la première fois que ça arrive, on a rien pour le soigner, ni connaissances, ni matériels. Juste des bras et encore des bras, inutiles et inquiets. Les journées s'écoulent dans un silence lourd tandis que le feu crépite dans un coin de la pièce, seulement brisé par quelques halètements irréguliers, disparates, faibles. Pas de destin pour décider du sort d'un pauvre homme, juste un battement de cœur dans sa poitrine.

Dehors, on discute encore de l'avant, mais avec moins de véhémence. La discussion s'épuise doucement, comme le feu se tapissant entre ses braises, car rien ne vient la nourrir. On se rend lentement à l'évidence, avec amertume, mais c'est inéluctable : ils n'auront pas de réponse. Jamais.

A la place, on vit ; la vieille dame qui chante apprend tant bien que mal à un petit groupe quelques pas de danse, tandis qu'une jeune femme pose ses lèvres tout contre un instrument étrange qui transforme son souffle en une tempête de notes. Agressives, rauques, douces ; elles flottent jusqu'à la cime des sapins pour s'évaporer dans le cers. Les yeux clos, elle joue pendant qu'un autre s'essaie au chant, maladroitement.

D'autres dessinent ; partout, tout le temps, n'importe quoi. Sur les façades des bâtiments, ils tracent des formes, des visages, des mots. Des motifs colorés, des scènes. Un soleil

éblouissant la clairière de sa clarté, un homme debout, au milieu de la forêt, ou juste une courbe voyageant d'une fenêtre à l'autre, une plume. Un patchwork étincelant de couleurs et de variétés peint et révèle le village naissant.

Ils sont de plus en plus nombreux à dessiner, écrire, chanter, à créer. Ils comblent ce qui manque par ce qui vient. L'Homme –qui ne s'appelle plus l'Homme, mais ce n'est pas important- a remis ses idées d'exploration au goût du jour.

Enfin, un jour, on a cessé de regarder en arrière dans la clairière.

J73

C'est le début et la fin de l'histoire d'une ville sous le ciel, quelque part, et de ses habitants. Elle s'étend depuis le haut et glisse jusqu'en bas d'une vallée verdoyante entourée d'une forêt immense, haute et touffue. Quelques cheminées exhale de petits nuages gris et brûlant en cette fraîche matinée de printemps. Les passants déambulent, chaudement habillés, se croisent, conversent, se quittent. En bordure de la cité, juste à côtés des grands pins, un petit attroupement piétine nerveusement dans un champ, derrière la barrière clôturant la ferme. Deux hommes, un peu à l'écart, se regardent sans rien dire, au milieu d'un concert de meuglements et autres cris matinaux. L'un est grand, un peu hirsute et dégingandé, l'autre porte une chemise à col vert et a posé une main rassurante sur l'épaule de son ami. L'attente se prolonge comme lors de cette première nuit, interminable, où le temps s'étire à sa guise, se jouant malicieusement des hommes. Enfin, la porte s'ouvre, un appel. Une femme à l'air épuisé apparaît, un large sourire étirant ses lèvres. Aussitôt, le premier bondit, saute la barrière et s'engouffre avec le vent à l'intérieur.

Au même moment, à l'autre bout de la ville, une main serre l'autre avec douleur. Deux présences, dont l'une n'est plus que la trace d'une âme qui a déjà quitté ce monde. Un homme allongé, immobile, respire une dernière fois, péniblement, puis expire doucement, et alors sa main se détend imperceptiblement dans celle de la femme agenouillée au bord du lit. De gros sanglots remontent par vagues depuis son ventre, crispent sa poitrine et secouent ses épaules, et les larmes ruissellent sur son visage, coulent sur son menton et s'éparpillent sur les draps. La souffrance crispe ses doigts autour du corps inerte, elle pose la tête sur sa poitrine, délicatement. Sur le bord de la fenêtre, un oiseau prend son envol.

Un océan de boucles brunes étalées sur l'oreiller, et la poitrine qui se soulève et s'abaisse rapidement, au rythme d'une respiration encore essoufflée. L'Homme s'est immobilisé à

l'entrée, il n'ose plus respirer. Puis, elle tourne la tête dans sa direction et esquisse un petit sourire.

Quelque chose monte alors droit vers le ciel, plus haut et plus loin que le reste. C'est beau, c'est inexprimable, insondablement puissant et émouvant. Un cri bref et rageur s'élève, brise le monde en mille morceaux, illumine le chemin un bref un instant ; il vient de créer le futur. Ce glissement furieux et avide, cette envie d'exister gueulée avec force et entêtement, c'est celle qui fait que tout enfin devient clair, les pièces s'emboîtent de ce puzzle absurde qui paraissait n'avoir ni d'origine ni de sens, tout ça, tout ce qui est arrivé depuis le début, et ce premier cri d'un être si petit et fragile, à peine né, cette énergie intangible qui est le fondement de tout, eh bien c'est, c'est-

La Vie.